

Bilinguisme et expression dialectale dans la poésie alsacienne : Choix d'écriture chez Maxime Alexandre, Emile Storck et Georges Zink

Introduction

par Martine Blanché¹

Comme pour Claude Vigée, la langue maternelle de ces trois auteurs est l'alsacien. Ils ont également été confrontés à l'apprentissage relativement précoce du français et de l'allemand. Maxime Alexandre apprend l'allemand à l'école, alors que Claude Vigée y découvre le français. Emile Storck sera scolarisé en allemand, contrairement à Georges Zink qui le sera en français ; ils feront tous deux de brillantes études d'allemand en France et deviendront d'éminents germanistes. Ces écrivains, qui maîtrisent parfaitement les trois expressions : le français, l'allemand, l'alsacien, enseigneront tous au-delà de leur Alsace natale. Et surtout, ils redécouvriront toute la richesse et potentialité de leur dialecte germanique comme langue d'écriture, malgré des choix différents quant à celle-ci : Maxime Alexandre reviendra plus tard à l'allemand, alors que Storck et Zink, feront le choix exclusif de l'alsacien dans leur œuvre littéraire et que Vigée écrira pour sa part deux grandes œuvres bilingues en alsacien et en français. Cette question du choix délibéré de ces auteurs alsaciens quant à leur langue d'écriture, à savoir entre les trois expressions dont ils disposent, et de la place du dialecte alsacien devenant ainsi une véritable langue littéraire, est donc posée dans cette étude.

Par l'intermédiaire d'une amie en poésie, Martine Hiebel, proche de la fille de Maxime Alexandre, j'ai pu rencontrer Sylvia Alexandre (voir photographie) dans un hôpital de la Robertsau, non sans avoir redécouvert avec intérêt sa thèse sur *L'itinéraire spirituel de Maxime Alexandre (1899-1976)*². A ma question concernant d'éventuels poèmes inédits de son père en dialecte alsacien, elle a eu la gentillesse de m'orienter sur une relecture de l'*Elégie de Wolfsheim*³, texte qui présente en effet ce choix original de l'auteur d'écrire à la fois dans les trois expressions, française, allemande et alsacienne qu'il maîtrisait parfaitement. Edité à nouveau en 1989 par le C.R.D.P. de



1 Docteur en études germaniques, professeur d'allemand dans un lycée mulhousien, poète. Elle remercie vivement les personnes citées pour leur aimable contribution à ce dossier.

2 Thèse soutenue à la Faculté de Théologie catholique de Strasbourg en 1985.

3 Publiée pour la première fois dans *Saisons d'Alsace* n°8 (1963).

Strasbourg à l'attention du public scolaire de l'option Langue et Culture Régionales,⁴ il reste, me semble-t-il plus actuel que jamais.

Ma fructueuse conversation, au pays natal de Maxime Alexandre, avec Monsieur le Docteur Helmut Pillau, professeur d'université allemand (Université de Mayence), a aussi largement contribué à enrichir ma réflexion. Je joins également ma traduction de son texte en allemand à propos de l'*Elégie de Wolfisheim*.

D'autre part, ma thèse en 1997 sur l'œuvre dramatique d'Emile Storck⁵ soulignait déjà son choix original de l'alsacien comme seule langue d'écriture, dans son lyrisme également. Comme Claude Vigée qui gardera toujours son dialecte de Bischwiller comme langue de référence dans l'éloignement et l'exil, au point de la transformer en véritable langue de culture, le germaniste Storck élève son dialecte haut-rhinois au rang de vraie langue littéraire.

Mon entretien avec Monsieur Jean-Paul Sorg, professeur de philosophie, écrivain, éminent spécialiste de la langue régionale qu'il a enseignée à l'Université de Haute-Alsace, président du Cercle Storck dont je suis vice-présidente, s'est appuyé sur cette question du choix de la langue première en tant que langue d'écriture – qu'il développe dans sa contribution *A Vélo avec Claude Vigée et Emile Storck* – et vient compléter mes pistes d'analyse personnelle, menées dans la perspective d'un bilinguisme librement choisi et redécouvert comme source et richesse par ces grands auteurs d'Alsace.

J'ai également eu l'honneur de rencontrer Georges Zink lors de la publication de ses poésies sundgauviennes *Sichelte*⁶ et de rédiger mon mémoire de maîtrise (1987-88) sur son lyrisme⁷ qui, à l'instar de Nathan Katz, chante le Sundgau. Trente ans ont passé, quinze années depuis son décès, l'occasion de lui rendre également hommage à travers ce dossier.

4 Cahier n°12 : *Maxime Alexandre, Sans feu ni lieu*, 1^{er} trimestre 1989.

5 Martine Blanché, *L'œuvre dramatique d'Emile Storck*, thèse de doctorat, sous la direction de Monsieur le Professeur Adrien Finck, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1997.

6 Georges Zink, *Sichelte-Moisson-Poésies sundgauviennes*, édition préparée et commentée par Raymond Matzen. Strasbourg : Société alsacienne d'éditions et de diffusion d'art, 1978.

7 Martine Blanché, *Le lyrisme de Georges Zink*, mémoire de maîtrise d'allemand, sous la direction de Monsieur le Professeur Adrien Finck, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1987-88.



Véronique Laurent-Denieuil, *Intimité VIII*. Eau-forte.

*Zweisprachigkeit als Selbsterforschung.
Zu dem Gedicht: „Elégie de Wolfisheim“ von Maxime Alexandre¹*

bei Helmut Pillau

- 52 -

Dieses lange, im Druck sechs Seiten umfassende, zwischen Prosa und Lyrik sowie französischer und deutscher Sprache wechselnde Gedicht dient offensichtlich der Selbstvergewisserung. Der Dichter Maxime Alexandre – 1899 im noch deutschen Elsass geboren – möchte Klarheit darüber erlangen, aus welchen Quellen er letztlich schöpft. Einen dramatischen Akzent gewinnt die Selbstbefragung deswegen, weil diese Quellen nicht mit dem aktuellen Profil des Fragenden in Einklang stehen. Seine Selbstbefragung vollzieht sich in französischer Sprache, also in einer Sprache, in die er erst später hineingewachsen ist. Dabei kommt jedoch zum Vorschein, wie viel er seiner, noch von der deutschen Sprache und Kultur geprägten Kindheit zu verdanken hat. Seine französische Sozialisierung macht es ihm anscheinend unmöglich, noch unbeschwert aus diesen Quellen zu schöpfen. Seine Selbstbefragung nimmt deswegen einen drängenden, vielleicht sogar etwas verzweifelte Charakter an: „[...] je suis seul / A rythmer un souvenir sinon le dernier espoir: [...]“ (S. 20) Um sich wieder in seine Kindheit in Wolfisheim, einem Dorf unweit von Straßburg, hineinzusetzen, muss er sich aus der Prosa des Alltags herauslösen und sich einem inneren Strömen – „les plaisirs de l’eau“ (ebd.) – hingeben. Der Klang der altvertrauten deutschen Sprache kann damit wiedererweckt werden:

Sing und Sang
Kling und Klang,
Leise, leise,
Nach alter Weise.
(ebd.)

Als Leitmotiv für das Glück dieser Kindheit soll sich ein Garten erweisen, der zu dem Haus der Familie in Wolfisheim gehörte. Immer wieder soll dieser Garten – oft ausdrücklich mit dem deutschen Wort bezeichnet – die Erinnerung an schöne, gar unvergessliche Erlebnisse auslösen. Wenn dem lyrischen Ich dieser Garten gegenwärtig wird, können all die guten, in seiner glücklichen Kindheit wurzelnden Gefühle reaktiviert werden. So heißt es am Schluss des Gedichts: „Ah, c’est le grand, le vrai jardin de Wolfisheim qui s’ouvre.“ (S. 26)

Das lyrische Ich erinnert sich aber auch daran, dass es nicht nur in französischen, sondern auch in deutschen Zusammenhängen, also in der „wilhelminischen“ Epoche, zur Ordnung gerufen wurde. Die offiziellen Autoritäten, verkörpert durch „Herr Lehrer“, drängen zu sprachlicher Eindeutigkeit: „L’alsacien,

¹ Maxime Alexandre: „Elégie de Wolfisheim“. In: *Maxime Alexandre vu par ses amis*. Bruxelles: Edition Henry Fagne, 1975, S. 20- 26. Dieses Gedicht wurde zuerst veröffentlicht in den *Saisons d’Alsace*. VIII, Nr. 8 (Herbst 1963, S. 20 – 26.